

# Trop, c'est trop

Autor(en): **Cendrars, Blaise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 11

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847476>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# TROP, C'EST TROP

(extraits)

Ed. Denoël

## HOTEL DES ÉTRANGERS

L'« Hôtel des Étrangers » louait des chambres de quatre à quarante francs par mois. Je crois que je les ai toutes occupées selon l'état de ma bourse ou selon mon humeur, mes envies de travailler mon piano ou non, de lire, d'écrire, de fumer, de rêvasser, ou, cédant à la nécessité de me remplumer et de faire des sous, d'accepter un emploi ou non. Il ne manquait pas d'offres.

Je ne vais pas énumérer tous les métiers auxquels il m'a été donné de me livrer dans la vie, mais, parmi tous les jobs qui se présentaient en ce temps-là, le plus attrayant pour moi était d'aller faire l'intérim dans une agence télégraphique. C'était du travail de nuit, de 10 heures du soir à 6 heures du matin.

Cela m'allait et c'était grassement payé.

À 10 heures, j'appelais Berne au téléphone ; à 11 heures, Rome ; à minuit, Madrid ; à 1 heure du matin, Londres ; à 3 heures, Berlin qui n'en finissait pas.

Après avoir échangé des nouvelles sur le temps, échangé les cours de la Bourse, s'il n'y avait pas des événements sensationnels, des attentats politiques ou littéraires, une bombe au théâtre, nous n'avions plus rien à nous dire de sérieux et nous échangeions des plaisanteries ou nous nous enqueulions au bout du fil, avant tout avec Londres, les Anglais revendiquant encore tant d'années après Fachoda, mais aussi avec Berlin, les Allemands, plus provocants que jamais, réclamant leur place au soleil, pressant, pressant à la veille d'Agadir. C'était à celui qui coupait le premier en damant le pion à son adversaire, car nous ne nous aimions pas.

Personnellement, je n'ai jamais vu aucun de mes antagonistes, mais nous nous repérons au son, à la voix, au vocabulaire, et j'étais facilement reconnaissable, disant son fait au type, me moquant de lui, me payant sa tête, allant du général au particulier et vice versa, lui coupant le kiki, non pas dans un français académique, mais dans le langage de son pays, le plus populaire et le plus grossier. Une fois repéré, l'agence étrangère portait plainte et mon directeur me flanquait à la porte.

Quinze jours après, on revenait me chercher. Il paraît que j'étais devenu l'homme indispensable à cause de ma connaissance des langues étrangères. Mon répertoire n'était pas inutile. J'aurais pu me faire une situation du tonnerre. Très peu pour moi. Je rigolais. Trop, c'est trop. Je ne voulais pas de situation. Autant

entrer dans la presse. Vive la poésie ! Mais étais-je poète ? Je ne savais pas aller jusqu'au bout...

Quinze jours après, je reprenais le jeu du téléphone ou je laissais tomber. Je mangeais une dernière choucroute rue Montmartre. Je traversais tout Paris à pied. Le jour naissait. J'allais fumer un premier cigare au jardin du Luxembourg. Je flânaï dans le chantier près de chez moi. Je faisais de l'équilibrisme sur les planches. J'attendais le premier facteur du matin. J'achetais les journaux : « L'Humanité » et « L'Action française ». Enfin, je rentrais à l'hôtel. Les poches pleines. Je prenais une bonne chambre. Je faisais venir un nouveau piano. Je payais.

La première fois que je retins une chambre à quarante francs pour y installer Blanche de l'Odéon, le patron ne put s'empêcher de me dire :

— Mais alors, c'est le grand amour ?

— Non, lui dis-je, c'est pour la géante de Baudelaire ! De toutes façons, Madame ne saurait vivre dans l'un de vos cabinets. Plus qu'une amoureuse pour faire ses simagrées, une théâtrale a besoin d'espace et de vide...

## HOTEL NOTRE-DAME

En 1917, je revenais de la guerre avec un bras en moins et pour la première fois de ma vie j'écrivais un poème de la main gauche : « Au Cœur du Monde ». J'avais trente ans.

## HOTEL NOTRE-DAME

Je suis revenu au Quartier  
Comme au temps de ma jeunesse  
Je crois que c'est peine perdue  
Car rien en moi ne revit plus  
De mes rêves de mes révoltes  
De ce que j'ai fait à vingt ans

On démolit des pâtés de maisons  
On a changé le nom des rues  
Saint-Séverin est mis à nu  
La place Maubert est plus grande  
Et la rue Saint-Jacques s'élargit  
Je trouve cela beaucoup plus beau  
Neuf et plus antique à la fois

C'est ainsi que m'étant fait sauter  
La barbe et les cheveux tout court  
Je porte un visage d'aujourd'hui  
Et le crâne de mon grand-père

C'est pourquoi je ne regrette rien  
Et j'appelle les démolisseurs  
Foutez mon enfance par terre  
Ma famille et mes habitudes  
Mettez une gare à la place  
Ou laissez un terrain vague.  
Qui dégage mon origine

Je ne suis pas le fils de mon père  
Et je n'aime que ma bis-aïeule  
Je me suis fait un nom nouveau  
Visible comme une affiche bleue  
Et rouge montée sur un échafaudage  
Derrière quoi on édifie  
Des nouveautés des lendemains

.....  
J'habitais sur les quais. J'étais heureux. Je venais de rencontrer Raymone.

...Tu es plus belle que le ciel et la mer...

écrivais-je encore et toujours de la main gauche.

Mais quand on aime il faut partir...

Et, bientôt, je suis reparti.

Dans les marécages du Paraguay il y a des nuées d'aigrettes blanches qui ne s'envolent pas à votre approche. Sur les confins du Parana, il y a des troupeaux de pécaris, qui sentent fort, et qui s'approchent et vous entourent si vous les chassez en auto.

Ils ne savent pas ce que c'est qu'un klaxon ou un coup de feu.

Le bruit du moteur les enchante.

Ils ne savent pas ce qu'est l'homme.

Vive la liberté !

## COUPS DE SOLEIL

Sortant de la mer, je surpris un colibri qui frémissait de ses petites ailes à ce point vertigineuses qu'on les voyait à peine vibrer et l'oiseau s'immobilisait en l'air devant chaque fleur d'une hampe surchargée de capsules fuchsia qui jaillissait du cœur d'une cactée, passant de l'une à l'autre, violant l'intimité des corolles sans se poser, sans les blesser, évitant les piquants, les coutelas, les épines à crochet, passant outre et repassant comme un affiloir électrique et bourdonnant sur un mode menaçant comme un avion lilliputien en piqué, comme une balle de revolver, un atome en fission.

C'était aux tropiques. La plage était déserte. La Pisana ne s'était pas encore montrée. Je sortais de la mer. J'étais au soleil. Il était midi. Le sable me brûlait la plante des pieds. A chaque pas, je jetais un regard méfiant autour de moi et regardais où je posais les pieds à cause des mousses qui sécrètent un suc laiteux, topique vésicatoire et vénéneux, à cause des herbes urticacées, des lianes-torpilles, des feuilles-glu, des

fleurs carnivores, à cause des serpents et plus particulièrement des bestioles que des grosses bêtes, avant tout des araignées, des chenilles, des vers, des fourmis, quand on s'assoit enfin sur le sable dans un endroit dégarni de plantes, brindilles, racelles, tiges, bien à l'écart des touffes et des rameaux du bocage et loin de l'ombre des tamariniers et des mancenilliers qui font bosquets, des filaos et des palétuviers entre les racines desquels grouillent les hideux crabes à crête rouge, rongeurs et sauteurs, des palmiers dont la bourre, le crin, le feutre laissent dégouliner entre les écailles du tronc un caviar fait d'œufs et de vermine, des traînées de poux et de lentes, des perce-oreilles et des mille-pattes, et des énormes scarabées coureurs, à cornes, à mandibules, des bousiers infatigables, on s'installe en plein soleil sur un **tapa**, une rondelle de sable bien lisse et que l'on aplatit encore des pieds et des mains, la battant comme un tambour pour en faire sortir les mouches, car sur toutes ces plages de sable fin en forme de collier qui entourent Santos, **a Praya Grande**, la plus sauvage, celle de San Vicente, la plus avenante, au-delà de la ville, Guarujá, la plus mondaine, **a Praya das Tartarugas** (des Tortues), la plus solitaire, en deçà, règne la mouche des sables, une espèce de mouche charbonneuse particulièrement mauvaise et enragée, à la morsure ou à la piqûre foudroyante et souvent mortelle, surtout si la terrifiante mouche se pose sur la lèvre supérieure où elle pond et engendre immédiatement un anthrax qui vous dévore la face, la mouche verte, **a Cesarina**.

Néanmoins, ces plages sont si paradisiaques, grand air, brise du large, rouleaux de l'Atlantique, festons détonnants d'écume blanche, ciel céruléen, roches de porphyre, flore exubérante, et, d'autre part, Santos est si intenable par la chaleur, bruyante, poussiéreuse, la ville la plus ennuyeuse et la plus débauchée du monde, que ces plages sont envahies et que le « Grand Hôtel » de Guarujá, qui est aussi un casino où l'on joue gros, est toujours plein. Comme à Monte-Carlo pour les suicidés, en cas d'accident sur la plage, la victime de la mouche des sables est immédiatement escamotée et la publicité du casino dans les journaux redouble d'intensité et la **furia** des orchestres dans les salons. Changement de programme : on annonce de nouvelles attractions, de nouvelles vedettes, danseuses nues, jazz, sambas, trompettes et **batutas**, virtuoses nationaux et étrangers... De quoi s'étourdir ! Mais à quoi bon ?...

Le jour de mon arrivée, un samedi soir, le temps de franchir les trois rouleaux qui se fracassaient sur la plage en face de l'hôtel et de nager un peu au large, que je fus hélé et rappelé par l'ami qui avait consenti à m'accompagner à Guarujá, un Brésilien de vieille souche, qui me dit, saisi d'émotion : « Qui faut-il prévenir à Paris, Mme Raymone ? Vous ne savez donc pas, Blaise, que cette eau est pleine de requins ! Vous me faites peur... » Et dès le lundi matin, cet ami, qui avait promis de rester trois semaines en attendant mon bateau, déguerpit dare-dare pour rentrer en ville, terrorisé, ayant appris que le dimanche, alors que nous étions à la roulette, un chauffeur de taxi avait été foudroyé par la mouche des sables comme il se déshabillait et avant même d'avoir eu le temps de faire trempette. Sale mouche verte.

Blaise CENDRARS.